Document généré le 19 avr. 2024 18:29

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# Les oriflammes noires

Gabriel-Pierre Ouellette

Numéro 19, automne 1983

Nouvelles et récits

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15898ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellette, G.-P. (1983). Les oriflammes noires. *Moebius*, (19), 61–63.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GABRIEL OUELLETTE

# Les oriflammes noires

Une enfant revient d'une petite plage de sable. Elle est avec sa mère, ses frères et soeurs. Sa mère est en colère.

De l'autre côté du ruisseau, large tout au plus de quinze pieds, sur sa rive de glaise, dans les broussailles et les grosses herbes vertes, le cheval du fermier voisin leur avait jeté un regard sauvage, plein de menaces.

Le cheval noir et brun n'à qu'à sauter pour se trouver au milieu des enfants qui jouent dans le sable.

(Du côté de la maison de ferme que mes parents viennent d'acheter, le ruisseau est sablonneux; la plage s'avance, s'arrondit au milieu de l'eau et se rapproche de l'autre rive.)

Ma mère ne cria pas; elle nous dit, nous fit signe, nous ordonna de la suivre, de passer devant elle, de sortir de l'eau, de rentrer tout de suite à la maison.

Je suis déjà sur la galerie. Je vois venir ma mère et mes soeurs qui ne courent pas; elles veulent arriver le plus tôt possible près de moi, à la maison.

(Les planches de la galerie sont grises comme les murs de l'ancienne écurie.)

C'était un beau cheval, un poulain, un beau jeune ténébreux; un cheval enfui des Hauts-de-Hurlevent. Il ne bondit pas au-dessus de l'eau. Il resta là, menaçant, sans bouger.

Il y a apparence d'orage. Les longues herbes, entre la maison et le ruisseau, se courbent et se relèvent lentement. Les cerisiers, le long des rives, retournent leurs feuilles et changent la couleur du monde. Le ciel roule, sur les hauteurs de la montagne, de gros nuages gris.

Tout à coup, la bête passa au milieu du groupe d'enfants et disparut à droite de la maison. Ma mère nous pressa tous à l'intérieur et elle ferma la porte.

(Les murs de la maison sont recouverts de bardeaux, noircis par la fumée, lors de l'incendie du moulin à bois. Les billots flottaient, depuis la rivière, sur le ruisseau grossi par des barrages dont on voit encore des amoncellements de roches et de poutres.)

Il ne pleut pas encore. Je n'entends aucune voix. La maison

est barricadée. Les hautes fenêtres à deux battants attendent l'orage. Le cheval noir ne peut rien contre la maison de bois, mais nous ne pouvons plus sortir.

Quand mon père arriva du village, à la fin de l'après-midi, ma mère lui annonça qu'hier c'étaient les porcs au beau milieu du ruisseau et qu'aujourd'hui, c'étaient les chevaux qui avaient presque tué sa fille.

Mon père met l'index de sa main gauche sur l'aile gauche de son nez et se met à songer.

Le fermier laissait son poulain en liberté depuis quelques jours et il aurait fallu vivre comme en forêt Noire. Il avait un plan de derrière la tête. Il voulait, disait ma mère, racheter le coin de terre que sa soeur avait vendu à mes parents, avec la maison paternelle. Lorenzo, le fermier, voulait agrandir sa terre et, peut-être, aussi retrouver la maison de ses parents, la maison de son enfance. Mais il allait contre le droit des gens qui ont acheté en bonne et due forme un coin de campagne et contre le train des choses qui nous avait destinés, nous, les enfants de notre mère, à passer l'été, là-bas, dans une ancienne maison de ferme, au milieu d'une cuve de soleil, entourée de champs en jachère, de rosiers sauvages, de framboisiers, de cerisiers, d'aulnes et de grands ormes, les mêmes ormes qui entouraient la maison du village.

Quand l'orage éclate, nous sommes en train de souper. Le drame se répand dans le vent et dans la nuit où il est toujours possible de voir apparaître la tête du cheval; immobile, dans l'embrasure d'une fenêtre. Je me couche avec la violence des membres du cheval et sa tête et ses yeux dans ma tête et mes yeux fermés.

(Le cheval viole et réunit les mondes de l'orage et de la propriété, les mondes de la ferme et des vacances, les mondes de l'envoûtement et de la sécurité. Je me couche, à six ans, avec la tête du cheval, comme je me couche maintenant avec une jolie tête qui me poursuit, sans qu'elle le sache, de son sourire insaisissable et de ses yeux qui savent tout; une tête mise au monde pour obséder ma nuit; une tête que je voudrais cajoler, embrasser, adorer, mais sans la froisser, sans la détruire; une tête dont je ne saurais que faire si elle s'appuyait sur mon épaule, tellement je désire qu'elle le fasse; une tête dont la mémoire, le matin venu, s'est presque effacée dans mon esprit qui se raisonne et s'arraisonne pour se livrer de nouveau à cette tête qui l'a déjà vaincu.)

Ce matin-là, je me suis réveillé sans souvenir.

Je ne me souviens pas de mon réveil. Je me souviens des récits de ma mère à mes tantes, à ses amies, à mon père. Je ne me souviens pas de cet après-mide d'orage, sinon que j'ai vu, du

coin de la maison, la haute bête surgir du chemin qui mène au ruisseau. Les images de ma mémoire se sont noyées dans les paroles des récits maternels qui se sont substitués à ce que j'ai vécu. Je ne voyais pas par les yeux de ma mère, mais je regardais ce qu'elle disait et mon imagination ajustait mes sensations à ce que mes oreilles entendaient.

Le cheval, à l'épouvante, passe au galop au-dessus des enfants et ses sabots frôlent la tête de ma jeune soeur. Ma mère doit se battre, seule, avec ce serrement au coeur piétiné par une bête échappée, contre une campagne en révolte, sous un ciel bas aux boules de nuages gris. Les clôtures ne clôturent rien; les cours d'eau sans danger sont maintenant interdits; la terreur a libre cours; il faut se battre.

Combien de temps cette peur a-t-elle duré? Ah! nous en avions pour bien des journées encore à vivre sous la crainte constante de nous faire piétiner, d'avoir à courir à toute vitesse vers la maison; sous la crainte d'être poursuivis et de sentir la bête toucher nos talons de ses sabots et nous happer tout entiers avec sa gueule, au moment où nous allions ouvrir la porte. Les vacances étaient gâchées. Nous aurions bien mieux fait de rester au village. À quoi servait d'amener les enfants au ruisseau s'il fallait se cloîtrer? La pompe à eau ne fonctionnait jamais et il fallait se rendre au ruisseau pour y puiser de l'eau et revenir à la maison avec une ou deux chaudières à la main; les enfants devaient attendre que leur père revienne avant d'aller au ruisseau avec leurs chaudières.on ne savait plus ce qui pouvait se produire. Lorenzo avait rapproché le clos de son taureau du chemin d'entrée; le taureau était maintenant attaché à un poteau de la clôture, tout près du pont qui enjambe le ruisseau, et c'était un taureau sauvage.

De longues oriflammes noires pendent aux quatre coins de la maison. Les hautes herbes, l'avoine verte, les branches des arbres, les troncs les plus robustes sont couchés par un vent d'ouragan continuel. Des éclairs se dressent, par moments, au-dessus de la grosse roche, en terrain menacé par les bêtes. La pluie commence à tomber. Le vent s'est arrêté. Une lampe à l'huile est allumée sur la table et la flamme sous le globe se reflète peu à peu dans les vitres des fenêtres, quand un hennissement, du côté de l'ombre, arrête le son de la pluie, se répète entre deux coups de tonnerre et que le cheval apparaît dans un éclair, au milieu de la croisée ouverte par le retour subit du vent. Sa peau mouillée et luisante. Il fait presque noir. Le globe de la lampe se couvre de suie; la flamme s'éteint. Le cheval regarde ma mère qui ferme les deux battants de la fenêtre. L'ombre bouge derrière la vitre et j'entends son galop qui diminue dans le son de la pluie sur la tôle des toits.